

GM9

EMPORTÉS PAR
LE VENT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527181

Dépôt légal : juin 2026

PRÉAMBULE

Désiré sursauta ! Les grognements de Gibilo le tiraient brutalement de son premier sommeil. Tout de suite, il entendit le bruit des moteurs. Ça venait de la route de la Chapelle-Neuve. Il sauta de son lit, enfila son pantalon et ses chaussures, attrapa sa veste et son fusil à la volée avant de franchir le seuil de la ferme et de claquer la porte derrière lui.

Sur le pas, en alerte, il écoutait... Le bruit s'amplifiait... Au loin, une lueur de phares perça le noir de la nuit.

Putain ! Ils étaient déjà au carrefour de Ker Gosmat et venaient de virer à gauche dans la direction du Lério, dans quelques minutes ils seraient là !

Le chien, enragé, aboyait, prêt à faire front.

— Gibilo, avec moi !

Désiré, à toutes jambes, contourna le Lério et, suivi de son chien, dévala la sente qui menait à travers la lande au Goyerdon.

Les hautes fougères le giflaient, quelques vilaines ronces tentaient de le ralentir en s'accrochant à ses basques, des pierres rondes, vicieuses, roulaient sous ses pieds, cherchant à le déséquilibrer. Difficile de les éviter en pleine course dans le noir des lacets de ce sentier mal entretenu. Mais surtout, surtout ne pas fléchir... Derrière lui, il entendait des claquements de portes, des cris, des coups de feu...

Encore quelques dizaines de mètres et il atteindrait le bord de l'eau.

La barque était là !

— Saute, Gibilo !

En quelques énergiques coups de rame, il passa de l'autre côté.

Le ru gonflé généreusement par les dernières pluies était à cet endroit assez large et profond et à cette saison, par cette nuit fraîche, son eau glacée découragerait les plus audacieux à s’y risquer. Les Boches qu’il sentait à ses trousses, sans embarcations, ne pourraient pas le traverser.

Il était à bout de souffle, mais il était sauvé.

À l’abri, Désiré resta embusqué ; à ses côtés, Gibilo, le poil hérissé, grognait.

— Calme, Gibilo... calme.

Sur le bord d’en face, une douzaine de Chleus s’excitaient en arpentant, de droite et de gauche, le bord de l’eau.

Planqué derrière son rocher, Désiré écarquilla les yeux ; un reflet de lune éphémère éclaira pendant un court instant l’autre rive. L’homme sous sa casquette, il le reconnut : le fumier qui avait torturé Fernand à mort !

Lentement, Désiré épaula son fusil, jamais à cette distance il n’avait manqué un sanglier, ce porc ne ferait pas exception à la règle.

L’homme scrutait l’autre berge, quelque chose dans le noir avait bougé, il en était sûr... Il tenta de hurler un ordre !

Un coup de feu sec claqua. Une horrible brûlure à la tête le fit basculer en avant...

L’ordre se noya avec le salaud dans les eaux sombres du Goyerdon.

Des salves de mitraillettes claquèrent, mais bien à l’abri derrière ce millénaire et solide rocher breton, Désiré ne risquait rien.

Le feu dura quelques minutes puis, dépités et découragés, les Boches remontèrent le sentier.

Quand, enfin, suivi de son chien, Désiré put s’éloigner, il se retourna : au fond de la nuit, des flammes... Le Lério brûlait.

Un rayon de lune, blafard, éclairait faiblement la chambre à travers les carreaux. Elle semblait par moments dans un demi-sommeil agité. Elle ne se reposait pas vraiment. La nuit s’avançait lentement, trop lentement. Allongée sur son lit de

souffrance, la jeune femme oppressée, traversée de frissons, respirait avec difficulté.

Ses traits tirés, son teint blême et son souffle haletant trahissaient une détresse physique généralisée. En ce milieu du mois de juin, humide, la chambre de l'hôpital n'était pas chauffée. Pourtant, dans la pièce, la température restait clémente. Mais rien ne semblait pouvoir la réchauffer et endiguer les maux qui la torturaient.

Son dos, martyrisé par les blessures et l'opération qui s'était ensuivie, la faisait horriblement souffrir.

Son organisme se défendait, par une réaction extrême, contre l'infection qui pouvait se révéler mortelle. Son corps en sueur n'était plus que douleur !

Dans la veine principale de son bras gauche, une aiguille profondément fichée diffusait goutte après goutte une perfusion. Cette injection était son dernier espoir pour parvenir au salut.

Tout, pourtant, souriait à cette jolie femme jusqu'à ce malencontreux avatar qui tournait subitement au tragique.

La veille, après une opération chirurgicale qu'elle pensait sans conséquence, une septicémie foudroyante s'était déclarée. Son état s'était rapidement dégradé. Son chirurgien à ce moment-là envisageait le pire !

Confirmant ce pronostic défavorable, sa santé déclinait rapidement ! Elle se pensait perdue, quand un événement improbable était survenu : un largage de médicaments, destiné aux troupes débarquées sur les plages de Normandie, avait été récupéré. Et par chance, parmi les colis se trouvait de la pénicilline, ce miraculeux médicament découvert, un an plus tôt, par les Britanniques. Le bruit courait que ce bactéricide sauvait des centaines de vies, chaque mois, dans les rangs des alliés.

Depuis hier au soir, elle bénéficiait de ce traitement... lui avait-il été administré à temps ? Elle serait fixée dans les prochaines quarante-huit heures... cette attente, à l'issue incertaine, sapait son moral.

Mais pour l'instant, elle réclamait de l'aide ! Il y avait déjà un moment qu'elle appuyait sur la sonnette pour appeler

l'infirmière. Depuis le début de son infection, elle souffrait d'oligurie. Et malgré une persistante envie pressante, elle n'arrivait plus à uriner. Mais là, elle avait un besoin urgent qu'on lui passe le bassin. Le chamboulement de ses organes vitaux ajoutait à son stress.

Du bruit attira un instant son attention ! Indistinctement, elle percevait de l'agitation venant de la salle de garde située au fond du couloir. Que pouvait-il bien se passer ? Elle tentait de se relever, pour mieux entendre, quand elle fut traversée par une douleur atroce. Rattrapée par sa propre condition, elle en oublia le désordre et appuya sans discontinuer sur la sonnette, en priant qu'on lui donne n'importe quoi pour que sa souffrance cesse. Elle ne souhaitait plus qu'une chose, dormir ! pour que ce supplice s'arrête.

Enfin, la porte de la chambre s'ouvrait, projetant brusquement un jet de lumière. Aveuglée, elle ne put distinguer qu'une ombre se faufiler. Étrangement, ce n'était pas Solange, sa soignante attitrée. Celle qui entrait était beaucoup plus petite. La nouvelle venue, sans dire un mot, refermait la porte derrière elle, laissant la pénombre reprendre ses droits.

La jeune femme la regardait, avec un brin d'inquiétude, s'approcher et traverser furtivement le rayon de lune. Elle portait un masque chirurgical. C'était donc bien une infirmière ! Elle se rassurait... puis, soudain, la douleur la tarauda de nouveau un long moment. Quand elle reprit ses esprits, elle eut comme une cauchemardesque apparition !

Cette silhouette... ce regard noir qui se fixait sur elle ! Un doute affreux s'empara de tout son être... non ! c'était impossible, ce ne pouvait être elle...

CHAPITRE 1

LE VENT SE LÈVE

Quelques mois auparavant, au début de cette année 1944, dans la petite ville maraîchère de Bobigny, proche de Paris... Mariange sortait du poulailler, de son petit pavillon de banlieue, avec les quelques œufs qu'elle était, comme tous les jours, venue récupérer. Sept ou huit, quand même, s'empilaient dans le panier qu'elle portait à la main. Le gros coq qui, dès l'aube, réveillait le quartier, en maître incontesté de son harem, veillait à la bonne quiétude de sa basse-cour.

Mariange, toujours de bonne humeur habituellement, semblait préoccupée ce matin. Les trois ou quatre canards qui lui collaient aux basques l'irritèrent. Avant de s'égayer par prudence, ils en furent quittes pour se prendre, non sans rouspéter, quelques coups de pied au derrière.

Sans lever la tête, elle s'adressa à Désiré qui lui tournait le dos :

— Les nouvelles ne sont pas bonnes. Depuis que les Boches ont envahi la zone libre, les choses vont de mal en pis... Tu te rends compte, à Drancy, ils enferment des vieux, des femmes et des enfants maintenant !

En effet, pour faire face au débarquement des Alliés en Afrique du Nord, les Allemands en novembre 42 avaient occupé la zone dite libre négociée par Pétain en 40. Dès lors, il n'y avait plus de possibilité, pour les Juifs en France, d'échapper aux rafles honteuses, comme à celle perpétrée au Vél'd'hiv en juillet de l'année précédente.

Sa sœur Julienne lui avait rapporté la veille les propos de Fernand, son mari. Ce dernier, gendarme, faisait partie de la brigade chargée de sécuriser le camp de Drancy.

Désiré lâcha sa bêche. Tôt ce matin, il avait entrepris de retourner la terre d'une partie de sa parcelle. De déjà une vingtaine de travées bien alignées au cordeau, s'échappait un peu de vapeur d'eau qui se dissipait rapidement sous les premiers rayons du soleil. Quelques gros vers de terre, dérangés, se tortillaient sur la surface humide du terrain. S'ils restaient trop longtemps à découvert, ils serviraient de déjeuner aux merles à bec jaune embusqués dans le grand peuplier planté en lisière du terrain.

Pour Désiré, bêcher était un travail facile. Il aimait retourner la terre noire de son jardin. Enrichie chaque année de fumier de cheval, celle-ci était légère et aisée à travailler ; sa fourche-bêche s'y enfonçait comme dans du beurre. Là, il prévoyait de repiquer quelques plants de laitues qui fourniraient dans quelques semaines à la famille de bien belles grosses et tendres salades.

Une aubaine de posséder ce potager en ces temps difficiles ! Il faisait plus que d'améliorer l'ordinaire. En effet, il donnait au long des saisons de ces années de guerre toutes sortes de légumes rares à trouver à bon prix au marché de Bobigny : haricots, tomates, poireaux, choux, petits pois, salades et bien sûr des patates. Un vrai bonheur pour Raymond et Nicole, les enfants du couple, d'en retourner les pieds, avec l'aide de leur père, au début du printemps. Ils découvraient avec lui la récolte de pommes de terre nouvelles, une vraie chasse au trésor... Quatre sous celui-ci, six sous celui-là, sept sous ce pied : un record. Et de rire de plaisir, cela faisait du bien à tout le monde en ces périodes troubles.

En outre, la parcelle était agrémentée de plusieurs arbres fruitiers : un cerisier à bigarreaux noires donnait chaque année ses fruits aussi sucrés que succulents. Sur la branche d'un pommier était accrochée une balançoire et, en septembre, un vieux poirier se faisait un devoir de garnir encore le fond de la tarte dominicale.